

Nicolas Comment

MILO *ma* VÉNEUS



*Photographe, poète
et musicien, Nicolas
Comment trouve
l'inspiration auprès
de ses compagnes.*

*« Mes images
de nus en disent
plus long sur moi
que sur le corps
photographié. »*

*Milo, sa femme,
est-elle sa muse ?*

*« On est deux
amoureux
qui jouent comme
des enfants
dans un décor »,
dit-elle.*

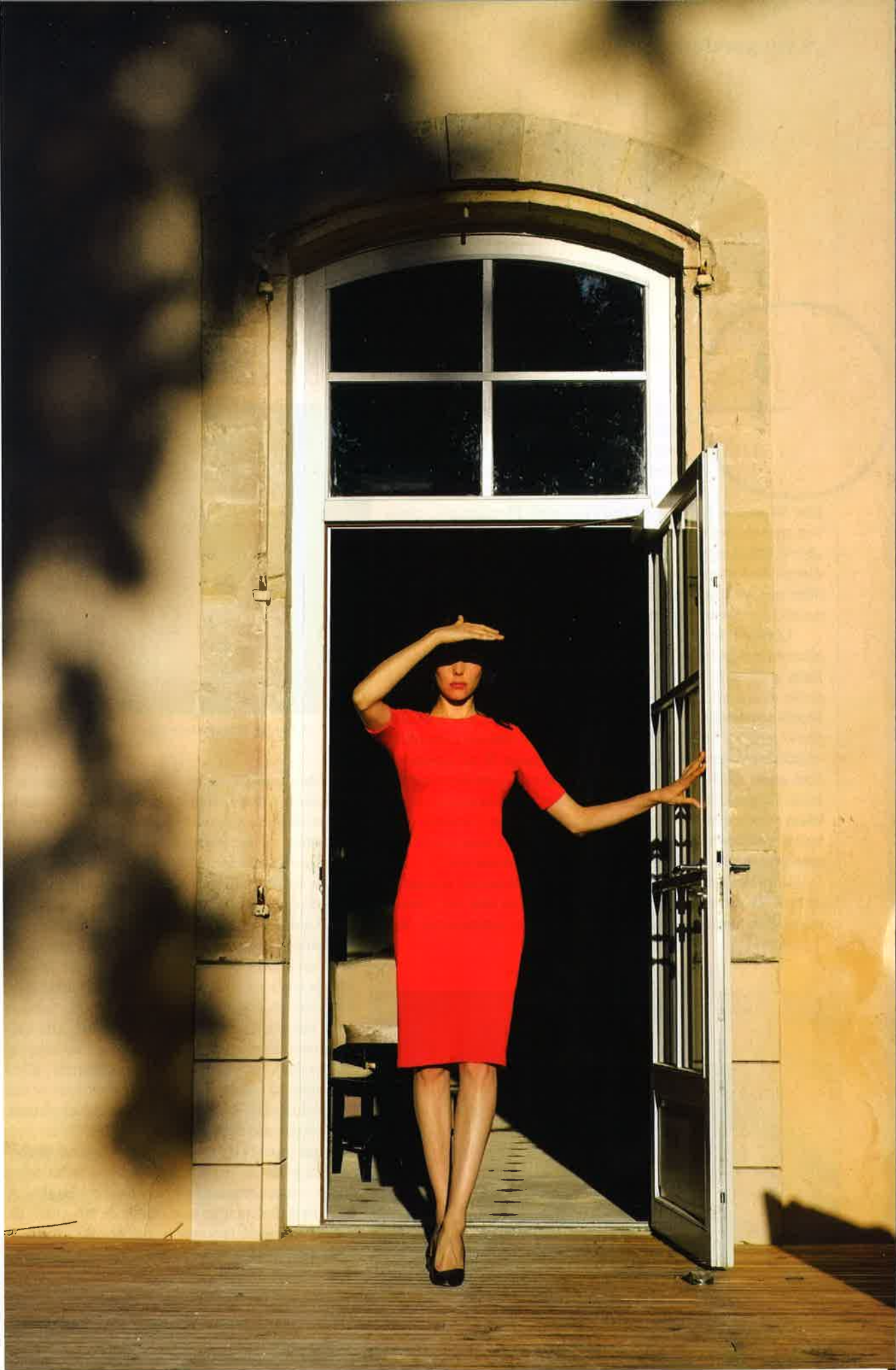
*Tanger, Maroc, 2013.
De la série « Milo ».*





Barcelone,
Espagne, 2016.
De la série
«Milo».

Orange, 2015.
De la série
«Milo».



L'artiste du peu

par Sarah Petitbon

Grand, brun, les boucles en bataille, il trimballe avec lui une douce mélancolie. Celle des photographes vagabonds, errant « semelles au vent » sur les chemins de soi. Celle aussi des musiciens bohémiens vivant au jour le jour du produit précaire de leurs ballades. Photographe, chanteur, auteur-compositeur, Nicolas Comment est un artiste dont les obsessions et les personnages naviguent harmonieusement d'une discipline à une autre. Ses images exaltent la même poésie du désir que ses textes, très écrits, chantés d'une voix profonde aux accents furieusement gainsbouriens.

Lorsqu'il se raconte, dans ce café parisien, à deux pas de la place de la République, ses yeux se perdent parfois à l'affût du mot juste, guettant la sensation exacte. Il éprouve un plaisir évident à parler de son art. Et d'abord des femmes qui hantent ses images depuis ses débuts. « J'ai repensé, très récemment, à la première photo que j'ai faite. Je devais avoir 18 ans. Une de mes amies venait de me mettre un appareil entre les mains. Je m'apprêtais à faire son portrait lorsqu'elle a soulevé son pull-over, dévoilant ses seins. Ce geste m'a bouleversé. L'appareil se transformait en un bâton de sourcier qui m'aidait à voir. Tout à coup, j'avais le pouvoir d'agir sur le réel, de révéler les choses. Je suis tombé fou amoureux d'elle, et mes photos suivantes ont été des nus. »

Le premier cliché d'un photographe constitue-t-il la matrice de tous les autres ? Nicolas Comment n'a, en tout cas, jamais cessé d'immortaliser ses compagnes et ses partenaires. Ses

Collioure, 2000. De la série « Le Point ».



Hôtel des Grands Hommes, Paris, 2015. De la série « Milo ».

« petites amoureuses », comme il les appelle. Depuis « La Desserte », premier ouvrage publié en 2001, elles parcourent son œuvre de leurs silhouettes obsédantes, tantôt évanescentes et lointaines, un peu bougées, un peu floues. Tantôt frontales, saisies dans leur nudité éclatante. Toujours sensuelles, jamais vulgaires. Elles sont ses guides sur le vaste territoire de l'intime, dont le photographe a fait son terrain de jeu favori.

Aujourd'hui, c'est avec Milo McMullen, sa femme, qu'il poursuit ses explorations photographiques. Musicales aussi. Milo est actrice et bassiste. « La première fois qu'il m'a abordée, se souvient-elle, il m'a demandé si je ne voulais pas poser nue pour lui. J'ai dit non ! Il m'a dit : "OK, tu ne veux pas jouer de la basse avec moi, alors ?" » Depuis, elle est de toutes les aventures. Elle tourne dans ses clips, l'accompagne sur scène, chante dans ses albums. Vénus sculpturale, elle est l'amante, l'aimante, la complice. La muse ? Tous deux se marrent à l'évocation du terme. « Ce sont les autres qui emploient ce mot, mais ce n'est pas une décision, raconte Milo. On est juste deux amoureux qui jouent comme des enfants dans un décor. » Chose rare dans sa pratique, le photographe vient de lui consacrer un livre entier – une commande –, « Milo Songbook », paru en 2016. Certaines des images sont issues de travaux réalisés pour des revues comme l'érotique et esthétique « Edwarda » ou l'arty « Possession immédiate ». Milo y apparaît dans toute sa splendeur, solaire objet du désir, corps adoré, que Nicolas Comment couvre de ses couleurs.

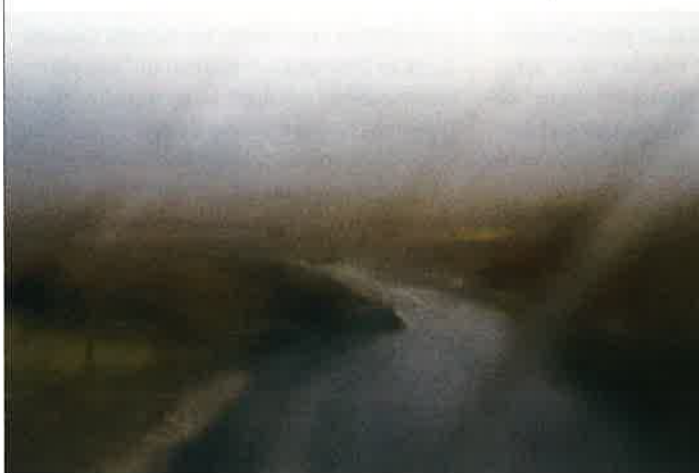
Juste sexy, ces photos ? Certainement pas. En regard et par un subtil jeu de miroir, les femmes qui traversent son œuvre le réfléchissent à leur tour, le dévoilent, l'exposent. « C'est d'abord ma vie que je photographie, insiste l'artiste. Bien sûr, la présence du féminin est très importante dans mon travail, mais elle émane tout autant de natures mortes que de paysages. Les femmes qui traversent mes livres ne sont pas des modèles. Elles sont celles avec qui je partage ma vie. Je ne fais pas des photos de charme. Je pense d'ailleurs que mes images de nus en disent plus long sur moi que sur le corps photographié. » Et de citer Bernard Plossu, l'ami, le maître, pour qui toute photographie est « une sorte d'autportrait mental ». « Pour moi, la photo n'est pas au service d'un sujet ou d'un thème externe, elle est un moyen d'expression à part entière, » précise-t-il encore.

Pour lui, elle est « un art du peu, du retrait ». Nicolas Comment photographie donc comme il respire, en liberté, dans le même mouvement que celui dessiné par sa vie. Il ne s'encombre pas, en apparence du moins, de sophistications techniques et travaille toujours au 50 mm, « pour déformer le moins possible ».

Lorsqu'il quitte l'errance pour entrer en résidence, il se laisse imprégner des artistes et écrivains qui ont hanté les lieux avant lui : le poète Antonin Artaud et les écrivains de la Beat Generation (Kerouac, Burroughs) lors de ses voyages à Mexico et à Tanger, Jean Cocteau sur la Riviera, Roger Vailland à Prague. Les ouvrages qui en résultent sont de véritables jeux de piste, fourmillant de clins d'œil et de références – lui préfère parler d'« allusions » et de « coïncidences » –, dont il efface subtilement les traces. Reste une atmosphère portée par des couleurs intenses et soyeuses.

Entre autobiographie et roman de soi, les images de Nicolas Comment tracent les contours d'une cartographie intérieure ouverte aux sensations, parcourue de réminiscences et de fantasmes. En cela, il s'inscrit dans la lignée d'une certaine photographie d'auteur française des années 70-80 qui trouva refuge dans l'espace d'expression ouvert par « Les Cahiers de la photographie » et qui revendiquait la subjectivité de tout cliché. A rebours du photojournalisme, chambre d'enregistrement du réel qui vivait alors son âge d'or. Loin aussi d'une pratique plasticienne ayant cours sur le marché de l'art. Au rayon des influences, il évoque Denis Roche, Arnaud Claass, Magdi Senadji, le critique oublié Bernard Lamarche-Vadel, mais aussi

*Connemara, Irlande, 1997. De la série «A***».*



Tanger, Maroc, 2012.

les Américains Robert Frank et Ralph Gibson. Et Plossu bien sûr, avec qui Nicolas Comment a exposé à Paris l'an dernier. L'auteur du mythique « Voyage mexicain. 1965-1966 », emblématique pour la génération beatnik, accepte l'hommage : « Nous avons une reconnaissance réciproque de notre langage, attirés par les détails de la vie, même si lui travaille surtout en couleur et moi plus souvent en noir et blanc. J'aime son regard photographique, direct, contemporain mais restant tendre, sensuel certes, et même mieux que ça, poétique. »

C'est grâce à cette publication de Plossu, et à bien d'autres, que Nicolas Comment est entré en photographie. Et c'est sous forme d'ouvrages qu'il a choisi de présenter ses fragments d'existence, son « journal du regard », selon le beau titre de l'écrivain Bernard Noël, auteur de la préface de son deuxième opus, paru en 2003. « Le livre incarne quelque chose de l'intime, de l'intériorité, qui correspond bien à son écriture photographique latine, très littéraire », souligne Patrick Le Bescont, directeur des éditions Filigranes chez qui Nicolas Comment a publié la plupart de ses recueils. La rencontre avec l'éditeur, à la fin des années 90, a constitué un tournant pour celui qui était encore étudiant en vidéo, aux Beaux-Arts de Lyon. « Très vite et assez logiquement, j'ai glissé de l'idée du film vers celle du livre, raconte-t-il aujourd'hui. J'étais passionné par le montage et par l'idée que le sens apparaît dans "l'entre-images". Mes premières publications sont en fait des courts-métrages arrêtés. » Nicolas Comment y love parfois les textes de ses chansons, créant de petites formes artistiques hybrides.

Photographie et musique, « deux arts d'enregistrement qui ont le pouvoir de perpétuer l'instant à l'infini », affirme-t-il pour souligner la cohérence de ses multiples pratiques artistiques. « Je ne suis pas un touche-à-tout, tient-il encore à préciser dans la présentation de « Milo Songbook ». La modestie de la photographie – comparée au cinéma – ou l'humilité de la chanson – comparée à la littérature ou à la grande musique – me suffisent amplement. » Multiple mais pas éparpillé. La marque des artistes complet. ●

A voir : « *Reverb* », exposition à la galerie Polka, 12, rue Saint-Gilles, Paris III^e, du 18 mars au 6 mai.

A lire : « *Reverb* », Filigranes Éditions / Chic Médias, 40 p., édité à 300 exemplaires, 25 euros.